

Triomphe de la SCALA au Théâtre de Colmar

# LA FORZA DEL DESTINO

(LA FORCE DU DESTIN)

de GUISEPPE VERDI

Le grand gala lyrique en langue italienne qui nous fut offert lundi soir par la troupe lyrique strasbourgeoise avec, en vedette, une distribution principale de la célèbre Scala de Milan, restera certainement une date mémorable dans les annales de la vie musicale colmarienne. La présence de ces artistes de la plus pure tradition italienne fit une salle comble comme rarement Messieurs les Administrateurs peuvent en enregistrer. Inutile de nous étendre sur la légitimité ou non, de cet engouement : il s'explique et est compréhensible. Les belles voix italiennés sont appréciées du monde entier, et puis leur langue plus sonore et plus chantante que le français et l'allemand leur confère une préséance indiscutable : d'ailleurs ce sont les pays anglo-saxons qui les accaparent dès qu'ils le peuvent. Les gens peu sensibles à la musique pourront objecter que la plupart des Colmariens ne comprennent rien à l'italien. Eh oui, certes, mais c'est là le miracle et la preuve de la puissance du chant italien. Pourvu qu'on connaisse l'action, et l'on écoute ravi pendant trois heures, tellement puis-

sante est la séduction de l'art vocal et lyrique italien, surtout quand il s'agit de Verdi.

Ce fut donc « La Force du Destin » qu'ils nous présentèrent, et non une autre œuvre, antérieure ou postérieure à cette partition, qui date de 1861/62. Cet opéra est une de ces œuvres de transition du grand Verdi : elle suit les Rigoletto, Trouvère et Traviata ; elle précède les Aïda, Othello et Falstaff. Cela ne signifie nullement que Verdi se cherche lui-même à cette époque, mais tout simplement que son génie avance vers d'autres moyens, vers d'autres procédés. « La Forza del Destino » est un moment d'évolution dans son esthétique lyrique. D'ailleurs, au point de vue mélodique, nous ne sommes pas loin de Rigoletto, mais le chant, toujours de la même violence dramatique, s'est dépouillé des accessoires de virtuosité. Le chant est drame, mais en plus, les récitatifs s'orientent vers une facture et une efficacité naturelles. Si cette partition de Verdi n'a pas connu le même succès que ses autres œuvres, cela tient peut-être à ces faits mais aussi au livret. Opéra ? Plutôt mélodrame sérieux ;

car il y a un peu de tout dans cette histoire. D'aucuns estiment que Verdi a rarement travaillé sur un livret (de Piave) plus médiocre. C'est une histoire terrifiante de provenance espagnole, aux péripéties pathétiques, qui peut plaire en deçà des Pyrénées, mais qui pour une scène lyrique italienne pouvait paraître grotesque. La Force du Destin accumule des situations allant au tragique le plus virulent, et Verdi s'y retrouve à son aise, comme dans Rigoletto. Mais ici il y a trois morts : le père, le fils et finalement leur fille et sœur. Les deux premiers tombent de la main de l'amant de Léonora, celle-ci de la main de son frère. Le héros, si l'on peut dire, de ce drame noir est Alvaro, descendant d'un roi Inca, qui suscite hostilité et malédiction dans ces fatales circonstances.

En nous offrant « La Forza del Destino », qui fut jouée une première fois à Colmar par une troupe allemande, dans les années 1930 environ, si nos souvenirs sont exacts, nos hôtes italiens de la Scala firent donc œuvre avant tout de vulgarisation en faveur de leur grand compatriote. Nous dirons qu'ils le défendent mieux que bien. Caterina MANCINI personnifia une Donna Léonora d'une intensité dramatique rare. Mais cette intensité puise dans les tréfonds d'une voix merveilleusement douée et utilisée. Quel charme ! Gina CONSOLANDI, que nous connaissons déjà de la dernière représentation du « Troubadour », il y a deux ans, justifia sa réputation dans le rôle de la gitane Preciosilla, rôle qui d'ailleurs apporte une note de détente et même de léger comique. La voix sombre et variée de Gin. Consolandi convient d'ailleurs bien à ce rôle. Du côté des hommes, tout d'abord G. KOKOLIOS BARDI, un ténor puissant, bien timbré, qui sut don-

ner tout le relief tragique au personnage d'Alvaro, le malheureux prédestiné. L'assurance scénique, le naturel, mais surtout le splendide baryton d'ETTORE BASTIANI (Don Carlo di Vargas) suscitèrent des applaudissements dignes de la Scala. D'une ampleur peu commune, la voix de basse de Raff. ARIE, Padre Guardiano du couvent de Notre-Dame des Anges, et un sens du théâtre splendide. Reste Luis MELCHIOR, un grand comique, mais qui sait chanter, chanter, sous la bure de Fra Melitone. Nous aimerions bien voir et entendre ce chanteur dans le rôle de Falstaff. Mais tous nos compliments à l'adresse des pensionnaires de la Scala ne doivent pas faire oublier les mérites des sédentaires de la troupe strasbourgeoise. Christian Wolff eût enfin de nouveau un rôle à sa taille, celui du Marquis de Calatrava. Pourquoi donc ne pas utiliser plus souvent ce talent ? Rosine Poyer fut une camériste conforme. Christ. Kreuzen joua l'Alcade; René Pierre se fit apprécier comme Mastro Trabuco, le mûlietier.

Notons d'ailleurs que tout le monde chantait en italien : on ne fait rien à demi à Strasbourg, même les chœurs que M<sup>me</sup> Pisan et M. Monsché avaient excellemment stylés. Les intermèdes de danse par le ballet s'incorporèrent bien dans l'ensemble. Félicitations à l'orchestre, qui sut interpréter avec chaleur et sentiment cette partition très fouillée de Verdi. Aussi à notre humble avis, son chef, M. FREDERIC ADAM, aurait dû être associé aux ovations et aux rappels de la fin du spectacle, à l'éclat duquel il a grandement contribué. Spectacle aussi pour lequel nous félicitons la direction du Théâtre de Strasbourg, et celle de Colmar, pour le régala artistique dispensé.



## « LA FORZA DEL DESTINO »

(La Force du Destin) de G. Verdi

A tous les points de vue la soirée de lundi constituait un « grand gala » lyrique; affluence des grands jours — il ne restait pas une place libre —, rare qualité de l'interprétation. Même si *La Forza del Destino* ne se range pas parmi les plus connues des œuvres du grand maître italien de la fin du dernier siècle, il n'en reste pas moins vrai qu'elle représente une œuvre typiquement verdienne, tant par sa teneur dramatique que par sa réalisation musicale. Sur un livret sans mérite particulier, Verdi a su créer un opéra où alternent les thèmes les plus variés, parfois dans un contraste saisissant: la passion et la violence, le sublime et le tragique, les motifs populaires et la ferveur religieuse, tout cela fait de cet opéra une œuvre profondément humaine, presque émouvante de la vie, dominée par un implacable destin, qui fait vibrer mainte corde intime chez l'auditeur.

Et cela d'autant plus que la représentation de lundi soir nous mettait en présence de quelques solistes de choix de la Scala de Milan, qui conserve particulièrement l'héritage de Verdi. Chanté dans la langue originale, l'opéra n'accusait pas cette divergence, souvent malencontreuse,

lorsqu'il s'agit de traductions, qui de ce fait même ne peuvent épouser toutes les expressions du langage musical accompagnant le texte. Ainsi cette soirée devenait une démonstration combien éloquente et puissante du « bel canto ». Car c'était vraiment du chant poussé à la limite de la perfection que l'on put entendre et qui ne pouvait laisser indifférent l'auditeur. Avec quelle puissance, quelle aisance, quelle expressivité Mme Caterina Mancini interprétait le rôle de Donna Leonora. Rarement il vous est donné d'entendre un soprano de cette envergure, s'étendant d'un grave rappelant par moments l'alto jusqu'aux notes aiguës, sans aucune défaillance. Registration admirable du timbre sachant exprimer les états d'âme les plus opposés. A ses côtés, Mme Gina Consolandi, malheureusement légèrement indisposée, ne sut donner toute la mesure de son talent dans le rôle de Preziosilla, mais, malgré cela on sentait la grande actrice et la grande cantatrice. M. Giorgio Kokolios Bardi, incarnant le métis Don Alvaro, est le type du ténor idéal à la voix chaude, brillante et puissante, au pouvoir de modulation remarquable. Son rival, Don Carlo di Vargas, trouva dans le baryton Etto-

re Bastianini l'interprète rêvé, seigneur à l'allure noble, animé d'une fougue véhémence, alliant ses qualités d'acteur à une voix d'un timbre admirable et plein. Le Padre Guardiano, incarné par M. Raffaele Arie, frappait par la noblesse et la dignité de son attitude et la chaleur grave de sa basse, tandis que M. Luise Melchiorre donnait à son Fra Melitone toute la saveur désirable par son jeu, servi par une voix excellente.

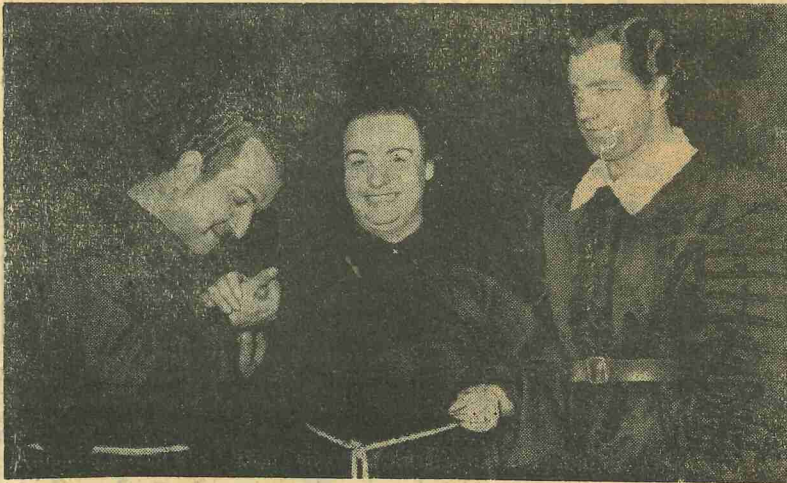
Les rôles secondaires étaient tenus par des chanteurs de l'ensemble lyri-

que de Strasbourg, Mme Rosine Poyer et MM. Christian Wolf, Christian Kreutzer et René Pierre, qui, non seulement chantaient en italien, mais semblaient encore avoir été entraînés par l'ensemble à se dépasser eux-mêmes. Notons également l'excellente exécution des chœurs, renforcés pour la circonstance et placés sous la direction de M. R. Monsché. Les ballets dirigés par M. Jean Combes surent mettre une note très originale dans les deux tableaux où ils se produisirent, scène à l'auberge et scè-

ne dans la forêt. La mise en scène, admirablement adaptée à l'œuvre et due à M. P. Deloger, créait le cadre tantôt riche, tantôt sobre, mais toujours évocateur, du spectacle.

Félicitons, enfin, — last not least — M. Frédéric Adam, qui assumait la lourde et écrasante tâche de la direction musicale, tâche à laquelle il apportait toute sa compétence, son dynamisme, sa sensibilité et son autorité pour guider l'orchestre et les chanteurs à travers cette partition d'une richesse incomparable.

Le public, enthousiaste, ne ménagea pas ses applaudissements à ceux qui lui avaient procuré ces heures empreintes d'un art parfait et qui marqueront dans les annales musicales de notre ville. *Intérim.*



De gauche à droite: Don Alvaro, (Giorgio Kokolios Bardi), Donna Leonora (Caterina Mancini) et Don Carlo di Vargas (Ettore Bastianini). (Photo Wickert)

Dernières Nouvelles 14.4.1954